

LES ORIGINES DU CHATEAU DE ROCHEFORT

Du haut d'un massif calcaire épargné par la Lomme, le château éponyme de Rochefort domine, aujourd'hui encore la bourgade ⁽²⁹⁾ (fig. 49). La conjonction des données topographiques avec des renseignements extraits des archives orientèrent tout naturellement les recherches vers l'endroit le plus élevé du rocher et de ce fait, le mieux défendable. En effet, une carte du XVIII^e siècle permet d'entrevoir la localisation du donjon primitif sur ce sommet où actuellement encore s'élève l'aile droite du château construit et aménagé par la maison de Löwenstein aux XVII^e et XVIII^e siècles ⁽³⁰⁾.

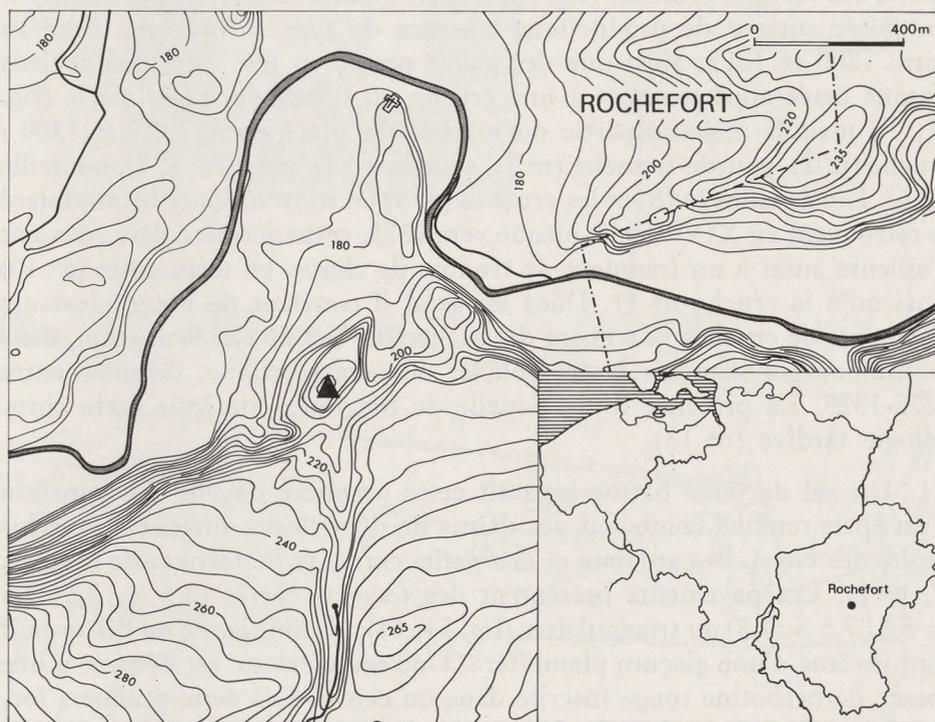


Fig. 49. — Situation topographique.

⁽²⁹⁾ Nous remercions MM. C. Pirlot, directeur d'Administration au Ministère de la Culture française, le R.P. A. Van Iterson, de l'abbaye N.D. de St. Rémy, et M. Albert, préfet de l'athénée de Rochefort, pour leur aide et les facilités accordées pendant les travaux.

⁽³⁰⁾ Carte figurative du chemin neuf (A.E. Liège, cartes et plans, fonds 47, n^o 93) : « L. Lieu où étoit autrefois située la grosse tour du château, a present aile du dit château & pretendue terre d'espagne ».

Un dégagement complet de cette aile fit apparaître les restes d'au moins trois phases de construction.

La plus ancienne fortification prenait directement appui sur le rocher (fig. 50, A, pér. 1). Les parties basses étaient irrémédiablement disparues, récupérées comme matériaux au cours des siècles. L'ouvrage de type donjon conservait cependant encore assez d'éléments pour en permettre une reconstitution (fig. 50, B). Deux angles sont connus et limitent un mur épais de 2,60 m, le côté conservé mesure 10,50 m. La largeur de l'éperon rocheux occupé par le donjon laisse penser qu'il s'agissait d'une tour sensiblement carrée. Au sud, sont assis les restes d'un mauvais mur, relié à l'argile : appentis ou construction annexe, son état de conservation ne permet pas de trancher. Une épaisse couche noire, sur la roche, s'appuyait contre ces vestiges primitifs (fig. 50, C, pér. 1). Elle recelait de la céramique, composée surtout de productions mosanes du type d'Andenne, datables entre 1200 et 1375, ainsi que des galets passés au feu. Les plus anciens tessons datés appartiennent à une cruche du début du XIII^e siècle (fig. 51, 1), mais la majeure partie du matériel se place entre 1225 et 1300 : cruche (n° 2), gourde-tonnelet (n° 3), écuelle (n° 4), pots (n°s 5, 7), bouteille (n° 6). Les écuelles (n° 8) et les cruches (n° 9) en terre surcuite brun-violacé se retrouvent au XIV^e siècle, jusque vers 1375, cette dernière date convient d'ailleurs aussi à un fragment de trompe de chasse en terre cuite (n° 10) ainsi qu'à la cruche n° 11. Dans les grès, il convient de noter plusieurs fragments de cruches provenant des ateliers de Schinveld-Brunssum, dans le Limbourg hollandais et un gobelet de même origine, datables entre 1275-1325. La présence d'une écuelle de Siegburg confirme cette chronologie tardive (n° 13).

Un sol de terre battue séparait cette première couche d'occupation d'un épais remblai contenant des débris de démolition, surtout du torchis brûlé, des clous, des ardoises et des petits carreaux de terre cuite (fig. 50, C, n° 2). Ces pavements présentent des formats carrés (3,5 × 3,5; 5,5 × 5,5; 7,5 × 7,5) ou triangulaires (fig. 51, 14), les tons jaune ou bistre-noir sont revêtus d'une glaçure plombifère. Une seule dalette est décorée d'une rosace de barbotine rouge inscrite dans un cercle. Les deux premiers formats se rencontrent dans le dallage du donjon de Fernelmont construit vers la fin du XIII^e siècle, cette datation convient d'ailleurs aussi pour le carreau historié (fig. 51, 15), technique et matière indiquent une production mosane du type d'Andenne. Cette couche, à n'en pas douter, marque la démolition du donjon dont au moins une partie des superstructures ou des cloisons intérieures étaient en colombages. La couverture d'ardoises y est aussi assurée tandis que les sols étaient pavés de motifs géométriques et floraux.

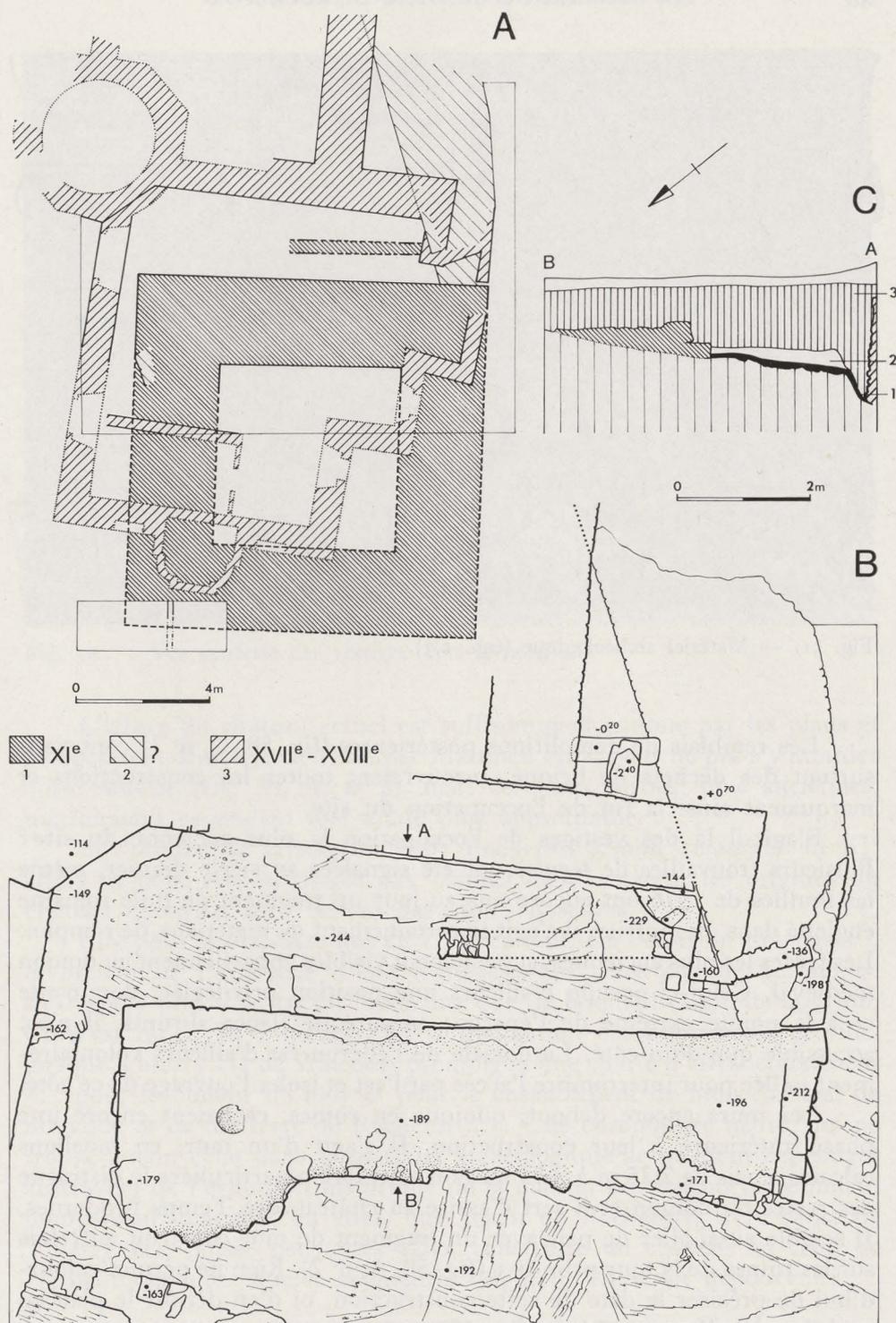


Fig. 50. — A : plan d'interprétation; B : plan de fouilles; C : profil A-B.

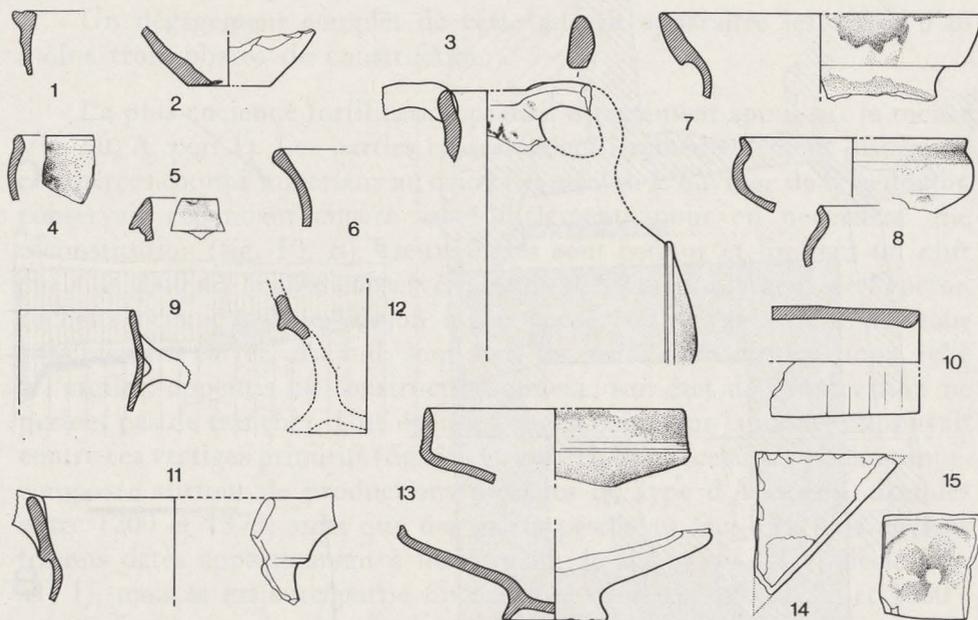


Fig. 51. — Matériel archéologique (éch. 1/3).

Les remblais de démolitions postérieures (fig. 50, C, n° 3) contenant surtout des déchets de brique, recouvraient toutes les constructions et marquaient ainsi la fin de l'occupation du site.

S'agit-il là des vestiges de l'occupation la plus ancienne du site? Plusieurs trouvailles de *tegulae* ont été signalées au siècle dernier, même les fouilles de 1976 ont encore mis au jour un fragment de tuile romaine englobé dans du mortier, il s'agit là certainement de matériaux de remplissage. Les traces les plus anciennes, actuellement visibles appartiennent au donjon médiéval. Celui-ci occupe d'ailleurs une position privilégiée, dominante et à la pointe extrême de l'éperon; entouré de flancs abrupts, il n'est accessible que d'un côté. La dorsale de l'éperon est d'ailleurs volontairement taillée pour interrompre l'accès par l'est et isoler l'ouvrage de ce côté.

Les murs encore debout, quoique en ruines, cachaient encore une phase antérieure à leur construction. Il s'agit d'un mur, en moellons calcaire, épais de 2,35 m à 2,75 m. Son orientation particulière le distingue des restes du donjon et il sert d'assise au château des Temps Modernes. Il semble aussi aller de pair avec un fragment de mur construit autrefois sur les ruines de la tour primitive (fig. 50, A, n° 2). Rien ne permet aujourd'hui de préciser la date de cette construction, ni d'en définir le plan au stade actuel des recherches (fig. 52).



Fig. 52. — Vue générale des vestiges, vers le nord-est.

L'allure du château actuel est suffisamment connue par les plans et perspectives dressées, en 1746, par Matthieu Kilz, pour ne pas s'y attarder outre mesure (fig. 50, A, n° 3), mais certaines parties, plus anciennes, mériteraient cependant une étude plus approfondie.

Si l'origine de la seigneurie de Rochefort semble remonter au XI^e siècle et peut être attribuée aux comtes de Montaigu, les origines du château éponyme n'en restent pas moins obscures.

Cité pour la première fois en 1155, en tant que « castrum Rochefort », la preuve de l'existence d'une forteresse dès cette époque au moins, s'extrapole plus à partir du toponyme que de la qualification de castrum. Ce n'est qu'en 125 qu'apparaît la distinction entre forteresse et ville lorsque Thierry III de Walcourt promulgua une charte d'affranchissement « ... pour le honneur de moy et pour le ensancement de mon chasteal de ma vilhe et de ma terre de Rochefort... ». Une chronologie haute, qui ne trouve aucun écho dans le matériel archéologique se pressent cependant au travers de l'évolution historique de la maison de Walcourt. Comment pourrait-on imaginer, en effet, que Jehan de Rochefort, frère cadet de Thierry III, puisse peu après 1268, construire un château tel celui de Herbeumont alors que la seigneurie originelle en serait dépourvue ?

A. MATTHYS - G. HOSSEY